

Harvey Weinstein, inculpé de viol et agression sexuelle, plaide non coupable. Il risque, en cas de condamnation, jusqu'à 25 ans de prison. © AFP



CULTURE + MÉDIAS

« Le Belge est très pointu »

ARTS Du 6 au 10 juin, la 3^e édition de Cultures/The World Arts Fair se tient au Sablon

► Alliance des foires Bruneaf (Art tribal), Baaf (Art antique) et AAB (Art asiatique), elle rassemble près de 60 exposants internationaux.
► Le galeriste Didier Claes explique pourquoi l'art africain a le vent en poupe.

ENTRETIEN

Il a quitté le Sablon il y a un an pour planter sa galerie dans le haut de la ville. Le marchand d'art bruxellois Didier Claes a voulu se rapprocher d'une nouvelle génération d'amateurs qui voit dans l'art africain autre chose que des masques et des fétiches. Comme, de la même façon, l'art asiatique ne se résume pas à des statues de bouddhas, et l'art antique, à des sarcophages.

Les mots ont changé, en un siècle. On ne dit plus art primitif ou art premier ? C'est une longue histoire. Au début, on parlait d'art nègre et c'était une révolution parce que jusque-là, on considérait comme des souvenirs, des objets de curiosité tout ce qu'on ramenait de voyage. Dans les années 20-30, le terme « art nègre » apparaît quand on reconnaît l'influence de l'art africain sur les artistes modernes du début du siècle. Dans les années 50, on approche des premières indépendances, ça bouge aux États-Unis, des voix s'élèvent comme celles de Senghor et des activistes panafricains de l'époque, on comprend que le mot nègre a une connotation raciste et on passe à « art primitif ».

Ce qui n'est pas mieux finalement...

En effet. Dans les années 70, une nouvelle génération de marchands trouve le terme péjoratif. Et naît l'« art premier ». Ça exprimait le « précontact » mais restait un peu flou : impossible de déterminer si c'est de l'art qui provient d'Afrique, d'Océanie, etc.

Et donc aujourd'hui ?

On parle simplement d'art classique africain. L'idée, très récente, est partie du Camerounais Simon Njami, commissaire d'exposition en art contemporain africain. Je ne le connaissais pas personnellement, mais nous avions en commun un ami collectionneur africain qui m'a dit un jour : « Pourquoi on ne dit pas, comme Simon Njami parle d'art contemporain africain, "art classique africain" ? » Je suis dans le métier depuis 22 ans, je n'aurais jamais entendu cette expression et elle a été adoptée par tout le monde à une vitesse incroyable. Hélas, il y a encore des récalcitrants dans mon métier, qui parlent toujours d'art nègre. Ils ne mesurent pas le poids de leurs mots mais le train est en marche, ils devraient doucement évoluer.

Un gros débat : la restitution des œuvres à leur pays d'origine. Vous en pensez quoi ? Je suis marchand donc on pense que j'ai un double discours, mais pourtant c'est une question qui me tient terriblement à cœur. C'est un métier noble, honorable quand on a une éthique. Il n'est pas question de faire des reproches au passé, de poser un jugement face aux pillages qui ont eu lieu en



« Il y a hélas des récalcitrants dans mon métier, qui parlent toujours d'art nègre »

je ne vois pas pourquoi ça ne pourrait pas se faire aussi vers l'Afrique. Même les collectionneurs seront ravis de voir que leurs pièces prennent de la valeur ! C'est comme pour le boom de l'art asiatique : il a démarré quand les Astatiques ont comm-



Masque Yaka sud-ouest du Congo (bois, raphia, pigments) issu du catalogue de Didier Claes exposé durant la Brafa 2018.

© STUDIO PHILIPPE DE FORMANOIR, PASO DOBLE



Cuillers zoulous (Afrique du Sud).

© JACQUES VAN OVERSTRAETEN/A. SPELDOORN

Afrique. Ce qui est fait est fait, pensons au futur. Je suis marchand, je vends des pièces achetées sur le marché et la majorité de ces pièces ont été vendues par leurs propriétaires légaux, les chefs de tribus, les notables, etc. Avec l'arrivée du christianisme, l'abandon des croyances a fait que ces objets ont été délaissés puis collectés massivement par les jésuites, les pères blancs. L'énorme majorité des objets dans les institutions publiques aujourd'hui est issue de l'abandon des croyances, c'est comme ça. Il ne faut pas nier qu'il y a eu des pièces qui ont fait l'objet d'un pillage ciblé, mais le pourcentage est infime.

Ça arrive encore aujourd'hui ?

Non parce que tout est sorti du territoire africain depuis plus d'un demi-siècle. D'où l'importance de ce débat sur la restitution des objets. En créant des musées en Afrique et un engouement des Africains pour leur art, le marché ne s'en portera que mieux. Les musées occidentaux ne seront pas vidés, ils collaborent déjà avec tous les musées du monde, il y a des échanges, des prêts, je ne vois pas pourquoi ça ne pourrait pas se faire aussi vers l'Afrique. Même les collectionneurs seront ravis de voir que leurs pièces prennent de la valeur ! C'est comme pour le boom de l'art asiatique : il a démarré quand les Astatiques ont comm-

cé à s'intéresser à leur patrimoine, il y a une quinzaine d'années. C'est normal. Le contraire devrait nous interroger, qu'on ne s'intéresse pas à sa propre culture. Maintenant, restitution ou pas, je n'en sais rien. Peu importe la manière, il faut juste que les Africains puissent avoir accès à leur patrimoine. Du Musée de Tervuren au Quai Branly, tous les directeurs sont dans cette optique.

Comment évolue le marché de l'art africain chez nous ?

Ces dix dernières années, nous avons vu arriver des acheteurs venant de l'art contemporain. Parce que, chez tous les artistes modernes, Derain, Picasso, Modigliani, on retrouve l'influence de l'art africain. Ils en étaient eux-mêmes de grands collectionneurs et s'en sont directement inspirés. L'art moderne atteint aujourd'hui des sommets incroyables, au niveau des prix et de la reconnaissance. De facto, l'art africain est entré dans cette mouvance. En 1984, une rétrospective a eu lieu au MoMa où le commissaire d'exposition William Rubin démontrait l'influence des artistes africains et océaniques sur les artistes modernes. Tout ça a mûri et mes nouveaux collectionneurs viennent de là.

L'art africain serait un résumé d'une grande partie de l'art contemporain. Vous avez un exemple ?

J'ai eu récemment dans les mains un masque de Côte d'Ivoire, que j'ai vendu à un collectionneur français, et qui a appartenu à Paul Guillaume, le marchand de Modigliani. Il suffit de regarder ce masque (je l'ai mis sur Instagram) pour comprendre qu'il est tous les visages de Modigliani. De la même façon, en Afrique, il y a l'art de cour et l'art de forêt. Dans certaines grandes régions, les deux se côtoyaient. Le premier, art de prestige, était

l'apanage des chefferies, des royaumes, des palais, avec ses sceptres d'investitures, etc. Tout comme nous avions à la même époque en Occident sans qu'il y ait pourtant la moindre connexion. Les tribus d'art de forêt, elles, vivaient de manière totalement primitive et créaient des choses pleines d'inventivité, étonnamment proches des lignes et des courbes... du modernisme. Chaque objet usuel devenait un objet surréaliste. Des années avant Magritte.

Et aujourd'hui, que veulent les gens ?

Le Belge est très pointu, fin connaisseur. Il est collectionneur de pièces rares, grand amateur de souvenirs de voyages. Aujourd'hui, il craque pour des objets qui tiennent dans la main. Faciles à manipuler. Pourquoi ? Parce que dans la sculpture de petite taille, on retrouve une maîtrise, un savoir-faire très abouti. En devenant propriétaire d'un objet de petite taille qui a appartenu à des personnes physiques, à des familles - contrairement aux objets de communauté qui viennent des villages -, il se rapproche de son propriétaire précédent. Il y a une transmission.

Vous en parlez comme s'ils étaient vivants.

Un peu. C'est l'impression que j'ai. L'énergie qui émane de ces objets usuels est la même que celle d'un objet de famille, d'un héritage. Inconsciemment, quand on aime l'art, cette énergie, on la ressent. Et quand vous tombez devant la pièce de vos rêves, c'est elle qui vient vers vous. Jamais l'inverse. ■

Propos recueillis par JULIE HUON

EN PRATIQUE



© GALERIE GUNTHER FURZEL

Trois foires en une

Entièrement gratuite et décomplexée, la 3^e édition de Cultures/The World Arts Fair se tient jusqu'au 10 juin au Sablon. Une soixantaine de marchands issus de dix pays se répartissent dans les galeries de ce quartier prestigieux, faisant de Bruxelles la première destination en Europe pour les arts du monde. Des objets d'Afrique, d'Océanie, d'Indonésie, d'Asie mais également des pièces archéologiques seront présentés à tous les passionnés d'art, les conservateurs de musées, les collectionneurs du monde entier... comme le simple promeneur.

www.bruneaf.com/
www.baaf.be/
www.asianartsinbrussels.com/

En ce moment, les harpes du Congo s'exposent à la galerie, 14 rue de l'Abbaye, 1050 Bruxelles.
www.didierclaes.art/